

De l'Eglise

Comme nulle nation civilisée n'a jamais été sans une religion, aussi le culte divin a t'il toujours été censé l'affaire de tout le genre humain, et un devoir dans le quel les plus petits aussi bien que les plus grands, depuis le prince jusqu'au mendiant, sont également intéressés. Cela joint au respect dû à la Divinité adorée, a été la raison pourquoy les édifices établis à part pour un culte général, ont toujours été non seulement spacieux, mais dès que l'homme a pû en ériger, beaux et d'une construction magnifique. Comme la dépense en étoit fort couteuse, ils sont généralement bâtis aux dépens du public; et c'est pourquoy les temples sont nationaux, et faits uniquement pour célébrer le culte qui appartient à la religion nationale, c'est à dire que le gouvernement et le gros du païs professent.

Tout le monde prend plus ou moins de plaisir à ce qui est beau et distingué, selon son gout et sa capacité. La plus grande partie de la multitude n'a rien en propre dont se vanter qui excède la médiocrité; par cette raison le menu peuple est passionné pour tout ce qui concerne le public et est digne de loüange. Chacun compte y avoir part; quand une nation gagne une bataille sur une autre, tout le païs se réjouit; ceux qui ne sont pas sortis de chez eux, sont aussi fiers de la victoire que les conquérants eux-mêmes, et un homme qui est alité s' imagine partager l'honneur du jour. Cette considération peut nous fournir la raison pourquoy les pauvres gens, dont, généralement les habitations ne sont pas merveilleuses, sont si enthousiasmés de leurs temples, religion à part.

Les hommes ne calculent pas quelle proportion leur personne a avec le tout. [45 v°] Il suffit qu'ils en fassent partie. Ce qui est publique, tous les membres de la société ont la liberté de l'appeler leur; et il n'y a point dans un païs de créature humaine si abjecte, qu'elle ne puisse avoir le plaisir de dire, nostre armée, nostre flotte, nostre gouvernement, nos fonds. Il faut pareillement observer que l'amour et l'estime, qu'en conséquence de cette notable propriété les hommes conçoivent pour les choses qui regardent toute la société, sont dans un degré plus ou moins grand, suivant que ces choses sont bientôt périssables ou plus ou moins durables. Une tempeste peut détruire toute une flotte, une armée est souvent licenciée en un jour; et le Trésor public peut estre bientôt dissipé, ou épuisé par nécessité. Mais de forts édifices tels que les temples et les salles publiques subsistent pendant plusieurs générations. Quelque grands amateurs de la nouveauté que soient les hommes, ils la regardent comme une foiblesse, et ont tous une grande vénération pour les choses qui ne peuvent changer aisément, et qui sont connues pour durer depuis longtemps.

On a suffisamment fait voir dans les chapitres précédents que la religion intérieure et la dévotion spirituelle ne sont pas ce qui ait jamais beaucoup affecté les peuples. Il leur faut quelque chose de plus grossier qui occupe les sens; et c'est pourquoy, toutes les fois que nous voulons parler pathétiquement au vulgaire touchant la religion, nous faisons usage des mots d'autel et de temple, choses qui sont visibles; car autrement, à parler à la rigueur, la religion en elle mesme, surtout la chrétienne, n'a que faire de temples ou d'aucun batiment; aussi nostre Sauveur et ses apôtres preschoient ils et enseignoient ils dans les maisons particulières, et quand leurs sectateurs furent plus nombreux, en plein air. Ils ne vouloient s'emparer du droit de personne; et pour montrer que ny le grand nombre ny les batiments superbes ne faisoient rien à la

sainteté, Christ dit à ses disciples, que partout où ils s'assembleroient [46 r°] deux au moins en son nom, il seroit au milieu d'eux.

Les assemblées donc des fidèles parmi les chrétiens, soit qu'ils s'assemblassent dans une chambre ou dans un désert, étoient dans le temps des apôtres, appelées Eglises; et tous ceux qui croyoient en Christ, quelque dispersés qu'ils fussent étoient réputés membres de son Eglise universelle. A mesure que dans le suite ils augmentèrent en nombre, et furent protégés ou soufferts par les gouverneurs sous la domination desquels ils vivoient, les chrétiens érigèrent plusieurs batiments, qui avec le temps, à cause des assemblées qui s'y faisoient, reçurent le nom d'Eglises. Le mesme nom fut aussi donné à quelques temples des payens, aussitost qu'ils en furent chassés et que les chrétiens en eurent pris possession; et à tous les changements dans le gouvernement ou dans le culte publique, les prestres en faveur, par tout le monde aussi bien que partout dans l'Empire Romain, prirent toujours soin des temples et de leurs dépendances. La première Eglise dédiée à S^t Paul en Angleterre étoit originellement un temple payen bâti à l'honneur de Diane; et la principale mosquée à présent de Constantinople étoit une Eglise chrétienne consacrée à S^{te} Sophie.

Ceux qui ont quelque connoissance de l'histoire des troisième, quatrième et cinquième siècles, ne sçauraient ignorer combien souvent les prestres payens et chrétiens se débusquèrent les uns les autres tour à tour, suivant que la religion des uns ou des autres prévaloit, quelquefois avec une persécution cruelle, quelquefois avec une modération passable, selon le caractère de l'Empereur ou de ses favoris. Ils doivent sçavoir aussi que les prestres chrétiens n'étoient pas moins intriguants que les autres, ny moins industrieux à poursuivre leurs intérêts temporels; et qu'aussitost qu'il fut en leur pouvoir, ils encouragèrent les fidèles à batir des Eglises, quelques unes d'elle non inférieures aux temples payens les plus magnifiques, desquels à la fin il conservèrent prudemment pour leur propre usage ceux qui n'avoient point été démolis par excès de zèle.

Par ce que j'ay déjà insinué, nous pouvons voir que quand le nom d'Eglise est donné à un temple, à l'édifice luy mesme érigé pour le culte divin, ce n'est que par une façon figurée de parler; mais qu'autrement ce mot (qui [46 v°] littéralement et originairement ne veut rien dire que congrégation) dans la plus claire aussi bien que dans la plus charitable acception, signifie tous ceux qui croient en Christ, de quelque secte ou croyance qu'ils soient, et renferme les laïques aussi bien que le clergé. Cela est incontestable, cependant à peine y a t'il un ecclésiastique qui voulut y souscrire sans exception. L'ambition, l'envie, et l'esprit vindicatif de quelques uns, avec la vaine gloire, la folie et l'impiété de quelques autres, ont fait naitre parmi les différents troupeaux qui leur ont été confiés, des inimitiés et désunions, de dissensions et animosités, telles que la piété, la sagesse, l'éloquence et toute l'habileté du reste n'ont pu empescher jusqu'à cette heure les chrétiens de refuser à ceux qui ne sont pas de mesme opinion qu'eux, d'estre de l'Eglise de Christ; et chaque secte prétend estre la vraye Eglise, tandis que toutes les autres sont antichrétiennes, schismatiques, et hérétiques.

Ce qu'on entend généralement par l'Eglise dans tous les païs, c'est la religion que le gouvernement protège, et le clergé de cette religion, lequel est en possession des Eglises nationales et de leurs revenus. Et icy le mot renferme le gouvernement de l'Eglise, avec tous les rites et cérémonies, aussi bien que les privilèges et immunités que le clergé peut prétendre par les loix.

En ce sens l'Eglise varie dans tous les païs, et il n'y en a pas deux pareilles dans toute la chrétienté. Par exemple, en France et en Espagne, la religion est Catholique Romaine; mais en France il n'y a point d'inquisition, le gouvernement de l'Eglise est différent, et on n'y est pas si terriblement soumis au Pape. A Venise il y a une inquisition aussi bien qu'en Espagne; mais un noble Vénitien est toujours présent à ce qui s'y passe, et quand il se retire, cette cour a les mains liées; ce qui change beaucoup la nature de la chose. En Angleterre la religion est protestante et épiscopale; on en peut dire autant de quelques Luthériens, cependant les Eglises sont extrêmement différentes quant à la doctrine, quant aux cérémonies et au gouvernement.

Quand on se sert du mot Eglise, eu égard la religion professée, comme celle de l'Eglise anglicanne, il renferme le clergé et les laïques; mais eu égard au [47 r°] gouvernement et à l'autorité de l'Eglise, il ne veut dire que le clergé seul; car les laïques n'ont rien à y faire que d'obéir. Toutefois, quand il est question de l'intérêt de l'Eglise, le mot est plus étendu, et comprend outre les membres du clergé, tous ceux qui sont bien intentionnés pour leur prospérité et autorité temporelles, soit que ceux-cy soient de la mesme communion ou non. Ainsi Louis 14^e a été regardé comme le plus grand ami de l'Eglise anglicanne par plusieurs de ses membres; différents Papes ont été dans les intérêts du party protestant; et le Grand Turc a été plus d'une fois deffenseur de la foy des Eglises insultées en Transilvanie.

Par manque d'entendre ces différentes acceptions du mot Eglise, les hommes ont été souvent coupables d'impiété, et ont mis sur le compte d'une religion sainte ce qui devoit entièrement estre imputé à l'artifice des prestres. L'Eglise du Christ, en tant qu'elle signifie ceux qui professent sa religion, s'étendit d'une manière miraculeuse par le moyen de quelques hommes pauvres et non lettrés, qui preschant la douceur, la patience, l'obéissance au magistrat civil, et une entière résignation à la volonté de Dieu, gagnèrent une infinité d'ames sans le secours du pouvoir séculier, ny d'autres armes ou contrainte quelconque; c'étoit des hommes qui recommandoient partout la paix, l'union, la charité, et qui méprisants tous les intérêts mondains, hazardoient et donnoient leur vie pour le bien estre des autres.

Mais l'Eglise de Christ, en tant qu'elle comprend l'étendue de la jurisdiction, l'intérêt temporel et l'autorité temporelle du clergé, a fait des progrès d'une manière toute différente. Dès le premier siècle, les ecclésiastiques commencèrent à estre en différend et à se quereller; dans le second, ils se persécutèrent les uns les autres; et aussitost qu'il fut en leur pouvoir, et qu'ils se furent insinués dans les bonnes graces des princes, ils employèrent les richesses et les honneurs de ce monde, et d'autres artifices pour attirer les hommes à l'Eglise; tandis que d'un autre costé, ceux qui refusoient d'estre de leur opinion, y étoient, avec le secours du gouvernement, contraints par pure force, et sans aucune sorte de miracle.

Si le mot Eglise impliquoit toujours de la religion, les scélérats les plus abandonnés ne pourroient jamais en estre les plus grands souteneurs; cependant c'est [47 v°] ce que nous pouvons observer dans presque toutes les nations. Quelques uns se contentent de jurer, de s'enyvrer, et de débiter des menteries pour l'Eglise; mais d'autres plus zélés se parjurent, excitent des rébellions, massacrent leurs princes, trahissent, brulent, et détruisent leur païs pour l'amour d'elle.

Pour expliquer cette bizarre disposition d'esprit dans des créatures humaines, je prie mon lecteur de revoir ce qui a été dit dans le second chapitre. Comme il n'y a guères de personnes dans la multitude si ignorantes ou si méchantes qu'elles n'ayent une notion du moins confuse de la vertu et du vice, du ciel et de l'enfer,

aussi dans un temps ou dans un autre sont elles agitées de remords, elles ont des frayeurs et des inquiétudes qui sont la raison pourquoy plusieurs d'elles, quand elles se voyent totalement englouties dans la sensualité et entièrement incapables de remplir aucun devoir religieux, cherchant à s'accrocher comme les gens qui se noyent, embrassent un fétu, et sont assez stupides pour s'imaginer qu'avoit de l'affection pour l'Eglise, pour l'édifice luy mesme, ou pour son nom, ou pour l'habit d'un ecclésiastique, ou pour quelque chose encore plus étranger à la religion mais qu'elles croyent y appartenir, suffira pour expier tous leurs péchés. Cela les console dans leur perplexité, et les met en repos; et c'est ce qui souvent rend les plus désordonnés d'une nation si zélés pour l'Eglise, sans jamais y aller ou observer ses règles. Car quiconque considère avec attention la force de cette crainte superstitieuse, et y ajoutera la raison dont j'ay fait mention dans le commencement de ce chapitre, appercevra aisément que l'une et l'autre jointes ensemble doivent dans tous les peuples rendre l'estime, la vénération, et la passion pour le mot Eglise aussi excessives que sans cette considération elles sont inexplicables.

Ceux qui sont séparés de l'Eglise nationale, ou plutost font scrupule de se conformer à ses rites et cérémonies, sont par leurs docteurs sans cesse prévenus contr'elle. On leur en représente avec soin tous les abus, pendant qu'il y en aucune qui n'en ait; dès leur enfance ils sont généralement encouragés à la mépriser, et avec le temps, suivant le degré où monte leur antizèle, peuvent estre conduits jusqu'à la haïr mortellement. Le sentiment intérieur de cette aversion pour l'Eglise a le mesme effet sur l'esprit de plusieurs, que l'affection pour elle [48 r°] a sur celuy des autres. Mais nonobstant cette haine et ce mépris artificieusement inspirés, le vulgaire n'est jamais plus content que quand il est en possession des Eglises nationales. Dans tous les païs où il y a des querelles de religion, ceux qui avoient en horreur le nom mesme des Eglises nationales, tandis qu'ils n'y pouvoient entrer, sont bientost raccommoés avec elles, si par quelque changement dans le culte publique, ils ont l'avantage sur leurs adversaires. Il y a une sorte de magie dans une belle Eglise, qui ensorcèle les peuples: ils la regardent comme un rempart contre l'enfer et le démon; ils se reposent sur elle à tout événement; et paroissent imaginer que leur vénération pour elle, et conséquemment leur haine pour ceux qui parlent contre, est une absolution de leurs péchés, et une assurance d'estre méchants impunément.

Il paroitra excusable que je sois resté si longtemps sur cet article à ceux qui voyent que mon intention est d'indiquer les choses auxquelles la cour de Rome doit sa grandeur; et la première est cette foiblesse du vulgaire, sur quoy a été fondée toute la splendeur, toute l'autorité temporelle, non seulement des Eglises payennes, mais aussi des Mahométans et de celle de Rome. La seconde, et qui n'est pas assez admirée, c'est l'inconcevable industrie du clergé, à la quelle on peut joindre son héroïsme, qui du terrain le plus stérile en a fait la terre la plus grasse du monde. On ne sçauroit réfléchir sans étonnement sur les trésors inépuisables qu'ont actuellement en leur possession les successeurs des apostres non plus que sur la puissance illimitée dans le temporel qu'ils s'arrogent; et cependant rien dans la nature ne pouvoit paroître moins capable de rapporter un tel produit que l'Evangile. Pour éclaircir ce que j'entends par l'héroïsme du clergé, j'en donnerai quelques exemples tirés de l'histoire qui en abonde.

C'est une entreprise scabreuse que de controller les grands hommes et les favoris des princes, et il est toujours dangereux de réprimander celuy qui est le maitre. Cependant le hardy S^t Ambroise^A tint teste à

l'Empereur luy mesme. [48 v°] Comme Théodose s'en alloit à l'Eglise à Milan, ce courageux évesque l'arresta, et luy fit faire pénitence avec toute l'humilité possible, avant de souffrir qu'il entrât. Pour bien concevoir le danger et la bravoure de cette action, il faut que nous sçachions qu'une pareille tentative avoit été faite auparavant à Antioche par S^t Babylas^B, mais qu'elle eut un fort mauvais succès. S^t Chrysostome, quoiqu'il se soit trompé sur le nom de l'Empereur^C, et sur le crime qui luy étoit imputé, a plus d'une fois déployé son éloquence ordinaire à la loüange de ce martyr.

Le caractère distinctif du christianisme prouve abondamment la divinité de nostre religion; et l'obéissance aux supérieurs et au magistrat civil, avec un esprit de paix et de charité envers tous les hommes, tant recommandés par l'Evangile, ont toujours été le moyen le plus sûr pour sa propagation. Mais le zèle ardent des gens d'Eglise a souvent trouvé ce moyen trop lent; et leur puissance s'est élevée par des vertus plus actives que la patience dans la persécution, et la constance dans la mort. Les chrétiens ont souvent été agresseurs, mesme quand ils étaient étrangers, et seulement tolérés. Dans le temps de Théodose le jeune, ils jouïssent d'une pleine liberté de conscience en Perse, quand Abdas^D, un évesque zélé, eut le courage d'abbatre un des temples où les Perses adoroient le feu. Les mages en portèrent leurs plaintes au Roy, qui envoya chercher Abdas, et ne luy demanda d'autre satisfaction que de rebatir le temple. Abdas^E le refusa avec dédain, quoique ce prince luy eut déclaré qu'en cas de désobéissance, il feroit razer toutes les Eglises chrétiennes. Ce qu'il fit, et là commença une terrible persécution dans la quelle le vaillant Abdas fut le premier martyr.

Les braves restes des fidèles qui échappèrent à la fureur des prestres persans, ne furent point abbatus de leur perte, mais animés de l'espérance d'une noble vengeance, ils implorèrent l'assistance de l'Empereur; ce qui ayant allumé une longue guerre^F entre les Romains et les Perses, occasionna un second déluge de sang en deffense de l'Evangile.

[49 r°] Par ces exemples et par bien d'autres, il est évident que l'Eglise n'a pas manqué de montrer son courage, soit en attaquant ses ennemis, soit en se relevant de ses disgraces, et qu'elle n'a point négligé de profiter de ses succès. C'est par cette application sans relasche qu'elle est arrivée à ce haut point de gloire et de souveraineté mondaine. Mettre une couronne sur la teste d'un prince à genoux, et immédiatement après, la luy faire sauter d'un coup de pied, est une action bien folle et bien téméraire dans un évesque; mais c'est un emblesme expressif de suprématie qui ne pouvoit estre surpassé, que par marcher sur le col des princes. Telles sont les enseignes de grandeur suprême, que les Pontifes Romains, au scû de tout le monde, ont déployées en pareils cas et en cent autres. Cependant, ce qu'il y a de plus surprenant, c'est que tout le temporel dont les successeurs de S^t Pierre sont en possession, leur a été disputé obstinément, aussi bien que ce qu'ils ont tiré des laïques; sans en excepter ce qu'ils prétendent en vertu de la donation de Constantin, qui a été tournée en ridicule, mesme par des poètes italiens.

Rien n'est plus amusant que de lire les divers et nobles débats que les Papes ont eu avec les princes de la chrétienté, jusqu'à ce que Grégoire sept, avec la dernière intrépidité, et bien des risques et des difficultés, établit sa supériorité sur leurs domaines; cet habile et orgueilleux prélat, qui, au milieu de l'hyver fit attendre dans une salle un Empereur^G, pieds nuds^H, seul, et sans manger depuis le matin jusqu'au soir, pendant trois jours consécutifs, avant de vouloir l'admettre en sa présence; et qui^I le premier entreprit de

dépouiller son seigneur et maître de la dignité impériale. A peine peut-on nommer un Empereur qui se soit broüillé avec le pape, et qui à la fin ne s'en soit mal trouvé; et il est incroyable les indignités que quelques princes ont endurées de leur part. Les plus vaillants, les plus rusés, les plus fermes ont plié sous eux. Henry 4^e roy de France, tout grand qu'il étoit, fut forcé de se soumettre au chatiment que^J, tandis qu'on chantoit le psaume 5^e, Clément huit, du haut de son throne, infligea à ses députés, par le coup de houssine à chaque verset, eux étant à genoux et prosternés devant luy. La mesme cérémonie, dit on^K, fut [49 v^o] répétée en particulier entre le légat et la personne de Sa Majesté.

Quand le lustre et l'éclat d'une Eglise sont une fois établis, l'hommage qui est censé luy estre deu, ne cesse point de luy estre rendu, mesme dans l'adversité. Léon dix, avant son pontificat, lorsqu'il étoit légat de Jules second, se trouva dans l'armée qui fut battue par les François à Ravenne. Le cardinal Palavicin nous dit^L, que, tandis qu'il fut prisonnier les soldats vainqueurs témoignèrent une si grande vénération pour luy, qu'ils luy demandèrent humblement pardon de leur victoire, le priants de leur en donner l'absolution, et promettants de ne jamais plus porter les armes contre le Pape. Cela me fait souvenir d'une autre exemple, mais plus noble, de la crainte respectueuse qu'imprima la veüe d'un prélat dans ses ornements pontificaux, non à des enfants de l'Eglise, mais à des Barbares, persécuteurs cruels, et ses plus grands ennemis.

Attila^M ayant réduit Aquilée presque en cendres, ravagea tout ce qui se trouva dans sa marche de là jusqu'à Pavie et à Milan; et quand il se fut rendu maître de ces deux grandes villes, il les traita comme il avoit fait le reste, n'y laissant pas pierre sur pierre. Tant de facheuses nouvelles arrivant coup sur coup à Rome, y causèrent une grande consternation. Le Sénat s'assembla pour délibérer si l'Empereur quitteroit l'Italie; car il paroisoit tout à fait impossible de deffendre Rome contre cette innombrable multitude de Barbares. Rien à la fin ne fut trouvé plus expédient que d'envoyer une ambassade honorable à Attila, dont le Pape seroit le chef.

En conséquence Léon dix marcha courageusement à sa rencontre, dans la pompe la plus solennelle. Le Goth en fut frappé, obéit au prestre, et se retira dans l'instant avec toute son armée, saisi d'une terreur panique. Attila fut ensuite honteux de sa foiblesse, et pour la pallier eut assez d'invention, ou d'autres pour luy, que d'en faire une histoire miraculeuse; alléguant que durant que Léon luy parloit, il voyoit un vieillard vénérable à son costé, qui tenant une épée nue dans sa main, menaçoit de le tuer, s'il n'accordoit tout ce que le pape désiroit. Pitoyable excuse pour un conquérant à la teste de son armée! Ce terrible Attila, le fléau de Dieu, l'ennemi du genre humain, dont la vüe seule mettoit la [50 r^o] terreur dans les plus intrépides, et dont le nom faisoit trembler toute la terre.

Je tacheray de prouver dans le chapitre suivant, que la politique et la prudence mondaine de messieurs du clergé ont été employées pour l'avancement temporel de l'Eglise avec autant de succès que leur héroïsme; et nonobstant tous ces secours, l'élévation de l'Eglise au point où elle est, en comparaison de ses commencements, doit encore estre regardée comme le chef d'œuvre de l'habileté humaine.

Les payens dont la religion étoit batië sur la poésie et la fiction avoient une misérable théologie, que l'on pouvoit tourner comme on vouloit et les prestres dans leurs inventions s'embarassoient peu de la morale. Dans le Mahoméisme il y a plus de morale, et les notions de Divinité sont meilleures; de quoy en toute vraysemblance il est redevable à l'Evangile; mais d'ailleurs cette religion semble inventée pour engager les

gens sensuels et voluptueux; dans l'Alcoran luy mesme il y a plusieurs choses comiques et puériles, et nombre qui flattent les passions humaines. Mais dans la religion chrétienne tout est grave et solide; chacune de ses parties est digne de la contemplation d'un homme qui peut et ose penser librement et profondément. L'idée qu'elle nous fournit de la Divinité est sublime et aussi incompréhensible qu'elle doit estre. Dans la doctrine de Christ, il n'y a point d'amorces mondaines pour attirer les vicieux; et tout ses sectateurs sont liés à observer la plus rigide morale; tout le but de l'Evangile est divin; rien n'y peut estre interprété de façon à autoriser le manège des prestres, ny servir à flatter aucune passion humaine, sans donner la plus violente torture à la vérité et au bon sens; cependant voyez ce qu'on en a fait!

Quand nous considérons que le saint fondateur de nostre religion recommande la frugalité, qu'il embrassa la pauvreté, qu'il méprisa les biens et les honneurs de la terre, et qu'il annonça à tout le genre humain, en termes exprès, que son royaume n'étoit pas de ce monde; quand, dis je, nous considérons cela, est il aisé de comprendre par quelle voye et sur quel pied, ceux qui osent se nommer ses vicaires, se sont rendus à la face du soleil des princes temporels, qui vivent dans le luxe et la magnificence, et prétendent, par leur fonction, estre revestus non seulement de sainteté et de science absolue (ce qu'ils peuvent dire leur [50 v°] estre venu par héritage) mais de ce à quoy les apostres n'ont jamais pensé, d'une jurisdiction illimitée, et d'un empire général sur tout ce qui est sous le ciel? Ils se supposent aussi les distributeurs des honneurs mondains, et accordent des titres aux souverains, ou les ôtent à leur volonté. On dit que Jules second délibéra une fois de priver Louis douze de celuy de Roy très-chrétien^N, pour le transférer à nostre Roy Henry huit.

Le Pontife romain^O, dit Allatius, un des bibliothécaires du Vatican, ne relève de qui que ce soit; il juge tout le monde, et n'est jugé par personne; l'obéissance luy est deüe, quand bien mesme il gouverne injustement; il donne des loix sans en recevoir aucune, il les change comme il veut, il crée des magistrats, décide les matières de foy; il règle les grandes affaires de l'Eglise comme il luy plait; il ne sçauroit errer, quand il le voudroit; car ny l'infidélité ny l'illusion ne peuvent approcher de luy; et quand un ange diroit autrement, muni comme il est de l'autorité de Jésus Christ, il ne sçauroit changer.

Quelle extravagance que d'imaginer un tel pouvoir dans des créatures humaines! Cependant il est aisé de démontrer que rien n'est plus casuel que l'infailibilité du Pape; et qu'elle n'a été inventée que par des veües d'intérêt. Messieurs du clergé ne peuvent pas dire qu'il la tienne des apostres par testament; puisqu'ils avoient qu'eux mesmes ils avoient des doutes; et on ne peut penser qu'elle soit tirée de l'Ecriture, lorsqu'on voit un cardinal^P prendre la plume pour deffendre^Q un controversiste qui avoit avancé *Que n'étoit l'autorité de l'Eglise, il n'auroit pas plus d'égard pour la Bible, qu'il n'en avoit pour les fables d'Esope*; en sorte que dans l'opinion de cet ecclésiastique, l'Ecriture reçoit toute sa force de l'Eglise, et par conséquent, non pas l'Eglise de l'Ecriture. Je croy que cette conséquence est juste, quoiqu'à la première veüe il puisse paroître y avoir plus de subtilité que de justesse.

Mais qu'il en soit ce qu'il voudra, il n'y a point de Protestant qui ne concoure avec moy dans ce que j'ay pû dire de déplaisant pour l'Eglise, si j'ay eu seulement en veüe celle de Rome; mais il sera bien en colère, et tachera peut estre de me faire punir par la loy, si j'en applique quelque chose à l'Eglise à laquelle il tient et qu'il croit estre celle de Christ. Il en seroit de mesme si je le faisois en Angleterre, en Hollande, ou en Suède. Et il n'est pas plus surprenant de voir à quel [51 r°] point les Protestants diffèrent les uns des autres, qu'il

l'est, combien ils s'accordent unanimement dans une seule chose avec l'Eglise dont ils se sont séparés, sçavoir Que pour deffendre la religion qu'ils professent, outre leurs preuves tirées de l'Ecriture, et l'habileté de leurs théologiens, tous désirent avoir l'assistance du pouvoir séculier; et il n'y a point de secte de Protestants, lorsque son opinion a le dessus, qui ne soit résolue à en faire usage dans toutes les occasions, autant que les Papistes eux-mêmes.

Dans les disputes de religion en Hollande, cela s'est pratiqué il y a longtemps; les Gommariens animèrent les princes d'Orange contre les Arminiens, et firent usage du pouvoir civil au synode de Dort, avec peu de montre de modération. D'autres synodes dans la suite ont été aussi zélés à faire déclarer les Etats contre les Sociniens; plusieurs de leurs livres ont été brulés, et les auteurs bannis.

Dans le temps d'Edoüard six, Lascus et Micronius^R étoient ministres de l'Eglise hollandaise à Londres; étant forcés à la mort du Roy de quitter l'Angleterre, ils tachèrent d'aller s'établir eux et leur troupeau en Danemark, mais les Luthériens s'y opposèrent; et alléguants que leur doctrine étoit condamnée par la confession d'Augsburg, les forcèrent à sortir du royaume au milieu de l'hyver. Micronius quelque temps après eut une conférence à Hambourg avec un nommé Westphalus, théologien danois, qui immédiatement luy mit en avant le consentement des Eglises saxonnes, comme un argument invincible contre les Calvinistes. Micronius répondit que si la vérité des opinions devoit estre décidée par le consentement des Eglises, la cause papale seroit triomphante. Westphalus répliqua que les Eglises saxonnes étoient l'Eglise de Dieu; et quand l'autre prétendit que l'Eglise n'étoit confinée à aucun lieu, et qu'il n'y avoit point d'Eglise qui ne put errer, comme en convenoit Luther, on luy dit que le sens des paroles de Luther n'étoit pas que l'Eglise de Jésus Christ pût se tromper, mais bien l'Eglise de Rome. Micronius n'oublia pas de le faire souvenir que l'Ecriture sainte est la seule règle de foy; et comme il insistoit sur cela continuellement, on luy répondit nettement, Il s'ensuit de vos arguments que Sa majesté danoise et le Sénat de nostre ville qui ont décrété contre vous, seroient coupables d'une grande faute; songez bien que vous [51 v°] estes condamnés par une Diète d'Augsbourg.

Il est aisé de deviner ce que vouloit dire Westphalus; et c'est ce que nous trouverons dans tout le monde; que le clergé national de chaque païs fait tout son possible pour que croire ou dévoiler ce qui ruine son système et à quoy il ne sauroit répondre, soit regardé comme un crime contre l'Etat, quelque éloigné que cela en soit. Les arguments par lesquels toutes les Eglises en pouvoir prouvent leur divinité, lorsqu'elles en appellent aux sens, se ressemblent parfaitement.

Les deffenseurs de la religion de l'ancienne Rome, au commencement du christianisme, vantaient l'antiquité de leur religion, sa vaste étendue, les victoires qui avoient été gagnées par l'assistance de leurs Dieux, et les miracles qui avoient été faits en leur faveur; c'étoit, disoient ils, des choses visibles; et de tant de prédilections singulières, dans les quelles personne n'approchoit d'eux, ils concluoient que leur religion étoit la vraie. L'Eglise de la nouvelle Rome après quinze ans de durée, a souvent fait usage des mesmes preuves depuis la réformation, mais non pas toujours avec autant de justice en apparence que les payens. Car quant aux victoires, il n'y a pas cent ans qu'à bon compte la balance l'auroit emporté du costé des Mahométans; et quant à l'étendue de la domination, les chrétiens sont surpassés par les mesmes Mahométans, quoique tous les deux ensemble ne puissent encore aujourd'hui atteindre sur cet article aux

payens; car en divisant le globe en trente parties égales, on en compte par la supputation la plus exacte six chrétiennes, sept mahométanes, et toutes les autres payennes.

Un homme peut bien plustost estre convaincu intérieurement, la quelle des communions protestantes doit estre appelée la vraye Eglise de Christ, qu'il ne le peut démontrer à un adversaire. Mais telle que soit la religion d'un país, il est toujours certain que plus l'autorité de l'Eglise est grande, plus le clergé est content; et il arrive rarement que partout où elle est excessive, les laïques ne soient pas des esclaves, et le gouvernement précaire, à moins qu'il ne soit entre les mains du clergé luy mesme. L'Etat de l'Eglise [52 r°] en Italie en est un exemple insigne, car dans tout le patrimoine de S^t Pierre, les prestres sont maitres absolus, et ont toute la graisse de la terre. Les Eglises sont magnifiques, et regorgent de trésors, tandis que les laïques sont pauvres, et que le menu peuple dans ses maisons et ameublements, dans sa nourriture et ses vestements, et quant aux autres douceurs de la vie, est le plus misérable de la chrétienté, quoiqu'habitant le meilleur terroir et le plus heureux climat de la terre.

Durant le bonheur des Juifs, avant qu'ils eussent des Roys, Dieu les gouverna plus immédiatement luy mesme; autrement tels sont les fruits d'une hiérarchie en la quelle tous les gouvernements doivent dégénérer, lorsque que l'Etat, oubliant sa propre sureté, ne prend pas un soin suffisant pour se garantir des adroites et hardies usurpations de l'Eglise, et manque ou de force, ou d'habileté, ou de résolution pour tenir le clergé, depuis le plus petit jusqu'au plus grand, dans des termes convenables d'obéissance.

Ceux qui consultent l'histoire, ou voudront seulement lire Hérodote ou Diodore de Sicile, seront convaincus que je ne trompe point mon lecteur; ils trouveront que le sacerdoce égyptien étant dans les anciens temps le plus nombreux de l'univers, avoit en sa possession un tiers du país^S, et enfin arriva à un si haut point de grandeur, que d'absorber pour ainsi dire l'Etat; Que les les Mages en Perse changèrent effectivement la couronne en une mitre^T, et eurent une fois beau jeu pour l'empire universel du monde. Dans le vaste Empire d'Ethiopie, ils trouveront pareillement que l'autorité de la hiérarchie a été si exorbitante que les prestres usurpèrent un pouvoir arbitraire sur la vie de tous les laïques, leurs Roys^U non exceptés.

Le domination suit toujours les grandes possessions; ainsi cela a été, ainsi cela sera. Les mœurs et les coutumes peuvent changer, mais la nature humaine est la mesme dans tous les siècles. Peut estre n'a t'on jamais essayé cecy; mais on pourroit défier le plus sçavant champion du clergé de produire depuis Adam jusqu'à aujourd'huy un seul exemple d'une nation remarquable, où on ait eu pour le clergé la déférence que généralement [52 v°] il désire, et on ait souffert qu'il se soit agrandi sous prétexte de la religion pendant cinquante ans consécutifs, qui ne se soit trouvée réduite à l'esclavage par l'Eglise avant que la moitié de ce temps fut expirée. Il n'y a point de différence sur cet article entre les Protestants et les Papistes. La rigide Genève elle mesme nous en fournit un exemple notable^V, où dans une dispute qu'il y eut entre l'Eglise et l'Etat, poursuivie avec chaleur et obstination de chaque costé, le clergé l'emporta sur le gouvernement, quoique dans un point d'autorité; le magistrat fut obligé de céder, au commencement mesme de la réformation.

Parmy les communions des Protestants dont les sentiments n'ont pas encore été adoptés par aucun gouvernement ou aucune société nationale, je sçay que leurs docteurs en général s'écrient hautement contre la pompe et l'autorité temporelle du clergé. Comme plusieurs d'eux sont gens de mérite et de probité, je ne

doute pas que leurs intentions ne puissent estre droites; mais je ne voudrois pas qu'ils se vantassent trop de leur humilité intacte, avant d'avoir été éprouvés. Une femme peut en elle mesme se sentir chaste, quoiqu'on ne luy ait jamais fait de propositions; mais elle ne peut se faire un mérite d'avoir gardé sa virginité, s'il n'a jamais été à son choix de la perdre.

Quelle secte ou communion des chrétiens a un meilleur évangile à prescher, ou un principe plus désintéressé et plus honneste pour se guider, que celui que l'Eglise de Rome a eu dès son origine? Les richesses et le pouvoir sont choses tentantes, ce sont des pièges pour toutes sortes de vertus; et l'homme le plus sincère ne sauroit répondre de luy mesme, ou promettre d'avance quelle sera sa conduite, quand sa situation et son état cesseront d'estre les mesmes.